

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table of weather forecasts for April 24, 1908, showing temperature and wind conditions.

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE. La Maison d'Abraham Lincoln, Le Panthéon des Rois de Suède, Le Pommier, Le Dessin, Les Barrelli, gymnastes, Poèmes en Prose, La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite, Mondanité, Chiffons, L'actualité, etc., etc.

Le parti libéral anglais.

La mort de Sir Henry Campbell-Bannerman ne changera en rien la situation de son parti qui a dans le parlement une forte majorité. Du reste, lorsque l'illustre homme d'Etat qui descend dans la tombe entouré du respect et de l'estime de tous, à l'étranger aussi bien qu'en Angleterre, a donné sa démission de premier ministre il y a quelques semaines, M. Asquith a pris sa succession et a ramené le ministère sans aucune secousse, sans le moindre incident. A l'extérieur, où la politique de Sir Henry a donné de très bons résultats, l'arrivée au pouvoir de M. Asquith a été également bien accueillie. Dans les chancelleries étrangères on regarde évidemment la tranquillité complète avec laquelle a été liquidée la succession ministérielle comme un gage certain de la politique pacifique dont le roi Edouard VII est le promoteur et que Sir Henry a menée avec autant de talent que de fidélité. Il semble donc que le cabinet Asquith prenne le pouvoir sans les plus heureux auspices et n'ait qu'à suivre la ligne de conduite tracée par son prédécesseur pour rester à la tête des affaires. Il se trouve cependant en Angleterre des hommes politiques, et non des moindres, qui ne croient pas à la durée de la popularité du parti libéral et s'acoquinent conséquemment pas une longue vie au cabinet Asquith.

Le comte Tornielli.

Sous la signature d'un ancien député, M. Denis Guibert, nous lisons dans le Gaulois : Vous connaissez le portrait de Michel-Ange peint par lui-même, cette tête où les yeux bleus vivent sous le front un peu bombé, où la bouche et le menton sont à demi cachés par une barbe assez longue donnant seulement une impression d'élégance native, de force et d'austérité. Le comte Tornielli, qui vient de mourir, ressemblait étonnamment cette figure classique. Et de fait, il était de cette race de grands Italiens, murés dans leur rêve immuable, qui a donné peut-être à l'histoire moderne les plus beaux exemplaires d'une humanité agissante et féconde. Voix incisive, un peu voilée, portant la persuasion dans l'âme de ses interlocuteurs avec le tour insinuant d'une carresse, geste sobre, concentré par la réflexion, mais empreint parfois d'une irrésistible énergie : dès qu'on avait vu cet homme, on ne pouvait se méprendre sur son origine ; il était bien de cette partie de l'Italie où, comme le rappelle Taine à propos des origines de Napoléon, "la plante humaine se développe plus vivace qu'ailleurs". Pour la qualité des dons intellectuels, pour le charme prenant du langage, il était curieux de le comparer à son compatriote, le cardinal Lorenzelli, que le hasard des destinées diplomatiques avait précisément placé en face de lui sur le même terrain. Ils représentaient dans le monde officiel français l'antagonisme séculaire du gibelin et du gibelin, et ce n'était pas un spectacle banal ni dénué d'enseignements de toutes sortes que de les voir tous deux prendre part aux mêmes fêtes et suivre une voie différente en employant des moyens d'action presque identiques pour arriver aux fins contraires qu'ils s'étaient proposées. Cavour avait créé l'Italie. Riccasoli, Depretis, Lanza et les autres hommes d'Etat du "Risorgimento" l'avaient organisée ; Crispi, subissait la plus dangereuse et la plus méritée des crises sociales. La misère partout, les caisses vides, le cours des fonds publics déprécié, le change menaçant de revenir au taux où il était à l'époque des catastrophes. Un économiste italien, M. Frimengio, a supputé que les pertes causées par les faillites, par la crise immobilière et par la mévente des denrées agricoles, atteignaient plusieurs milliards. La péninsule était littéralement menacée par le pire ennemi qu'elle ait connu aux époques critiques du moyen âge et de la Renaissance, c'est-à-dire par la faim. La France n'avait qu'à se croiser les bras pour briser cette chaîne de la Triple-Alliance que M. Crispi et M. de Bismarck avaient forgée dans le but de nous placer entre l'hémisphère et l'inertie. Dans ces conjonctures critiques, on jeta les yeux sur M. Tornielli, qui, ayant débuté dans la diplomatie en 1859 comme secrétaire général du ministère des affaires étrangères, avait, après un court passage à Bucarest, été envoyé successivement comme ambassadeur à Ma-

Le comte Tornielli.

drin et Londres. Dans ce dernier poste, suivant docilement l'impulsion que donnait M. Crispi à la politique du Quirinal, il avait essayé d'exacerber les difficultés qui s'élevaient entre la France et l'Angleterre. Il y eut, même avant Fachoda, pour la diplomatie française, des minutes vraiment tragiques. Et M. Tornielli était derrière les ministres anglais, attirant le feu, soufflant la discorde, faisant le jeu de l'Allemagne, avec qui l'Italie avait lié partie. Il partageait sans aucun doute à ce moment les sentiments de ceux de ses compatriotes qui révélaient une "plus grande Italie" et qui trouvaient naturelle et légitime la reprise de la Corse, du comté de Nice et de la Savoie. C'était le temps où un journaliste de Naples écrivait avec la plus entière candeur : "Nous avons besoin de plusieurs milliards pour payer nos dettes ; il y en a deux ou trois en or ou en argent à la Banque de France : allons les chercher". La mission du comte Tornielli consistait donc en somme à amener Carthage, qui, pour les Italiens de cette école, était la France, à commettre la faute suprême et à abdiquer sa primauté latine au profit de la Rome de la troisième période, qui est, non plus la période pontificale, mais la période piémontaise, à ouvrir d'abord ses coffres et à désarmer. Dans les salons romains où se retrouvaient les fonctionnaires de "Consulta", on comparait avec inquiétude l'ambassadeur de M. Tornielli à Paris à celle de Scipione-Emilien avant la destruction de Carthage. Il n'agissait d'ôter ses armes au peuple que l'on voulait reléguer au second rang. Le fait le plus surprenant est que M. Tornielli réussit. Ce fut par insinuation qu'il procéda. Aussi longtemps qu'il fut devant lui M. Hanotaux, il se garda bien de parler politique ; il se borna à négocier des stipulations douanières et commerciales sans accuser l'intention d'aborder les questions vitales. Mais, lorsque l'affaire Dreyfus l'eût placé en face de M. Delcassé, il se démasqua, il se révéla ce qu'il était : un maître en ingénierie et subtils artifices ; et l'œuvre de séduction, l'œuvre funeste à notre pays commença.

Le comte Tornielli.

Je ne veux pas médire de M. Delcassé. Ses successeurs ont commis des fautes plus lourdes peut-être que les siennes. Ainsi, il ne serait jamais allé à Alger. Mais son aventure, sa divergence montre quel danger courent les nations qui confient la conduite de leurs affaires internationales à des hommes qui ne sont et ne peuvent pas être imbus du sentiment de leurs traditions historiques et qui font de la politique une affaire d'égoïsme. Petit bourgeois, parvenu de carrière et aristocrate de naissance, la partie n'était pas égale. Avec une astuce souriante qui eût fait la joie de Machiavel, Tornielli montra à M. Delcassé les lauriers de la gloire. Il l'enleva sur les montagnes de l'illusion et lui fit voir, pour prix de ses complaisances, l'Italie s'affranchissant de la tutelle tudesque, s'évadant de la Triple-Alliance, l'Allemagne isolée, "encerclée", comme on dit les Allemands eux-mêmes, et forcée de capituler presque sans combat, de restituer les provinces conquises. M. Delcassé se laissa prendre à ce mirage et il en est encore tout ébloui. Son attitude récente au Parlement le prouve. Alors, coup sur coup, les conséquences se déchaînèrent : accord anglo-français convenu d'avance et dont M. Tornielli avait indiqué la possibilité ; voyage de M. Loubet à Rome ; abandon de

Le comte Tornielli.

fait du protectorat de la France en Orient. La "Tribuna" a affirmé, l'année dernière, qu'il y avait sur ce point un traité formel — et personne ne l'a démenti ni en France ni à Rome — traité secret comme les stipulations de l'accord franco-italien qui concernent l'Albanie et qui ont jeté la Turquie aux genoux de l'Allemagne, secret comme le premier accord franco-espagnol, antérieur à Algésiras. La Constitution de 1875 permet cela. La suite inévitable fut le voyage de Guillaume II à Tanger et la chute de M. Delcassé. M. Delcassé tomba. Mais M. Tornielli meurt en plein triomphe. La Rente italienne est au-dessus du pair. L'Italie agricole se relève, l'industrie italienne renait. Les pouvoirs ecclésiastiques, brouillés avec la France, aident le duc de Savoie à apaiser le pays. La Triple-Alliance, cependant, est renouvelée. Il n'y a dans l'histoire de la carrière de nos diplomates qu'un exemple d'un succès analogue : celui de Talliérin arrivant vaincu et suspect au Congrès de Vienne, et le dominant à la fin par la vertu de sa souplesse et de son génie. Mais M. Tornielli meurt à temps. L'ère des difficultés est depuis longtemps ouverte dans son pays, la poussée démagogique s'y accentue. Il ne verra pas le grand soir qui se prépare et dont les torches sinistres auront peut-être plus tôt à Rome qu'à Paris. En attendant, sa vie est un exemple. Si ses compatriotes lui ouvrent les portes de leur Panthéon à Santa-Croce de Florence, ils pourront graver sur sa tombe le titre d'un chapitre de "Discours sur la Décade de Tite-Live" : "On défend sa patrie par tous les moyens". Les voyageurs pourront entrer là pour prendre des leçons de patriotisme agissant.

L'emploi du soufre dans le raffinage du sucre.

Les fabricants de mélasse et de sirops de la Louisiane et des autres États du Sud apprennent avec plaisir que la question de l'emploi du soufre dans le raffinage du sucre est réglée de façon définitive et satisfaisante en ce qui concerne la récolte de 1908. Le comité conjoint composé de membres de l'Association des Raffineurs de la Louisiane, de la Nouvelle-Orléans et de l'Association nationale des Raffineurs, qui a traité l'affaire avec les fonctionnaires de Washington, adresse, en effet, aux intéressés une communication dans laquelle il est dit : "Le 28 février 1908 le département de l'Agriculture a promulgué la décision numéro 89 de l'Inspection des aliments amendant la décision numéro 76 de manière à permettre l'emploi du soufre en quantité ordinaire comme précédemment. Dans une lettre du Dr H. W. Wiley, président du bureau d'inspection des aliments et des drogues, en date du 15 mars 1908, il est dit qu'une étiquette doit indiquer que la mélasse et les sirops contiennent du "dioxide de soufre". Une lettre de M. James Wilson, secrétaire du département d'Agriculture, adressée le 16 avril 1908 à M. D. D. Colcock, secrétaire de la Bourse du Sucre et du Riz de la Louisiane, est ainsi conçue : "En réponse à votre demande personnelle d'information je crois devoir vous prévenir que, dans mon opinion, le "Referee Board" sera dans l'impossibilité pendant plusieurs mois, peut-être davantage, de consulter des experts scientifiques pour arriver au règlement de la question de l'emploi du soufre dans la mélasse. En tout cas, les fabricants de mélasse de la Louisiane peuvent garder l'assurance qu'aucune décision adverse à l'emploi du dioxide de soufre dans la mélasse pouvant affecter le marché du produit de la récolte de 1908 ne sera prise. Vous devez vous guider sur les conditions de la décision numéro 89

La conférence de M. A. Dreu.

Antoine dit que René Garans est un vaillant, mais travaille toujours. Il a l'intention de quitter sa femme. Antoine a comparu à la seconde cour criminelle de cité sous l'accusation d'attaque à main armée formulée par Garans, et a été mis sous caution. Son patron, un importateur de fruits qui l'emploie depuis longtemps, a signé immédiatement la caution. Cette décision est entièrement conforme à l'esprit de la Pure Food Law, et en même temps elle constitue une interprétation libérale des clauses de la loi. L'esprit d'équité montré par le secrétaire de l'agriculture Wilson a été hautement apprécié par les membres de la Bourse du Sucre, les planteurs, les commissionnaires et les négociants. Il est à espérer que, afin de faciliter l'écoulement de la récolte de 1908, les producteurs de sucre, de sirop et de mélasse, qui ne l'ont pas encore fait, demanderont au département de l'agriculture un numéro de série qui sera marqué sur chaque récipient de sucre, de sirop ou de mélasse, et ne manqueront pas d'indiquer que la mélasse ou le sirop contient du dioxide de soufre. La grande fête de deux jours que les commissaires donnent dans le but d'augmenter le fonds destiné à l'entretien et à l'embellissement du Parc de Ville commence aujourd'hui. Le temps n'était pas très rassurant la nuit dernière, et il y a eu des ondées intermittentes, mais le bureau météorologique annonce qu'il fera beau aujourd'hui et qu'il y aura une agréable baisse de température. S'il en est ainsi les allées et les belles pelouses du Parc seront occupées par une foule nombreuse accourue pour assister à l'exécution du très intéressant programme que le comité a préparé avec autant de soin que de goût. Voici ce programme : Une heure—Ouverture de la fête. Deux heures—Jeux athlétiques sur le champ de polo. Trois heures—Arrivée des invités. Trois heures et demie—Parties de baseball. Quatre heures—Discours de bienvenue par l'honorable Paul Capdevielle, président de la commission. Quatre heures et demie—Partie de polo par le Club de Polo de la Nouvelle-Orléans. Cinq heures—Représentation de Guignol par le professeur Dehler. Six heures—Grand concert par la musique du professeur Jos. Sporer. Sept heures—Seconde représentation de Guignol. Représentation de vaudeville par l'Empire Travesty Company. Sept heures et demie—Grand illumination du Parc et des jardins. Huit heures—Vues du graphoscope par le professeur E. Nightheart. Neuf heures—Grand feu d'artifice. Dix heures—Graphoscope. Dix heures et demie—Parties de cinq heures et demie à onze heures et demie avec la musique du professeur De Druil. Deux heures travaillant à la Raffinerie de sucre Américaine, Henry Harris, chauffeur, et Louis M. Johnson, dit Smith, manouvrier, se sont pris de querelle hier vers neuf heures du matin. Johnson, qui est un vaurien bien connu, est sorti, puis est revenu et a tiré plusieurs balles de revolver sur Harris. Johnson a été tiré presque à bout portant, mais Harris n'a réussi à détacher le pistolet qu'étant une petite caisse de bois sur son assaillant. Celui-ci est sorti de la chambre des machines, a gagné la rue N. Front et a disparu dans la direction de la rue du Canal. A peu près à la même heure un Italien du nom de Henry Antoine, qui demeure rue St-Pierre 232, a été tiré sur un nommé René Garans, âgé de dix-sept ans, sans l'attendre. Depuis quelque temps Antoine soupçonnait sa femme et ledit René Garans, un fils du défunt Emile Garans, ayant trouvé des lettres postales et des lettres adressées par le jeune homme à sa femme. Hier matin, au moment où il allait partir au travail, un voisin lui a dit qu'après son départ, Garans, qui demeure avec sa mère dans la même maison, allait se rendre chez lui. Il s'est caché à l'étage supérieur, et peu de temps après il a vu Garans entrer dans son appartement. Il l'a interpellé, mais le jeune homme a répondu brièvement, et Antoine a tiré deux fois sur lui, mais ne l'a pas atteint. Les très basse pression règne dans l'intérieur du pays et le vent a soufflé hier en ouragan à plusieurs points. Le bureau météorologique de la Nouvelle-Orléans a fait insérer hier à dix heures du matin les signaux de tempête entre Mobile et la pointe de la Floride. Les côtes du Mississippi et de la Louisiane n'étaient pas menacées. Il y aura dans la région de la Nouvelle-Orléans une assez forte baisse de température aujourd'hui. Les chevaux et les chiens qui sont présentement à l'Orpheum sont admirablement dressés, et leurs exercices intéressent tout autant les grands que les petits. Les autres numéros du programme sont également très appréciés du public. Lundi, ouverture de la dernière semaine de la saison. Il y avait beaucoup de monde hier aux deux représentations du Cirque Faranta, qui est installé près de la remise des cars Lafayette et de la rue Villard. Ouverture des portes à 3 heures et à 8 heures. Les développements inépuisables : la grâce... la joliesse... la gentillesse du bébé qui révaît aux anges sous les rideaux blancs de son berceau. Si la convalescence de la vieille dame s'acheva assez rapidement à la villa Mimozette, par contre, en dépit de tous les soins qu'il leur font prodigés, Gilberte, quinze jours plus tard, n'allait pas beaucoup mieux. Les forces de la jeune femme ne revenaient qu'avec une lenteur désespérante. Aucun appétit... des insomnies... des crises de fièvre suivies d'abattements inexplicables... Claude s'alarmait. Et le médecin, qui venait de temps à autre, hochait continuellement sa vieille tête blanche en répétant : "Je ne crois pas à l'efficacité des médicaments et je garde la conviction qu'un joli voyage où les fatigues seraient évitées ferait davantage pour le rétablissement de madame Daullien que tous les fortifiants du monde. " Eh bien ! docteur, déclara Gilberte, un jour après que le praticien venait de faire encore une fois cette même déclaration, eh bien ! puisqu'il en est ainsi, allez vous-même un peu de voyage et nous partons, mon mari et moi. Puis, comme Claude la regardait avec surprise :

Feuilleton

DE L'ABEILLE DE LA N. O.

BELLE AMIE GRAND ROMAN INEDIT PAR PAUL ROUGET TROISIEME PARTIE. DEVOIR DE MERE VIII JEAN ET JAQUELINE

Elle venait d'être très éprouvée par une néphrite qui nécessitait à présent des soins constants tout en mettant son existence à la merci d'une nouvelle crise. —Tu penses bien, déclarait-elle tout de suite à son fils, que si cela m'avait été possible, je serais venue dès le premier jour pour embrasser ce cher ange qu'il me tarde de voir. Pour tenir compagnie aussi à cette pauvre Gilberte qui, d'après ce que tu m'as écrit, est encore loin d'être complètement rétablie. —Oui, avoua Claude ; le médecin, ce matin, a conseillé un voyage de quelques semaines qui, selon lui, prodigrait pour elle une réaction salutaire. —Vous allez donc partir ? —Non... Gilberte refuse. —Et pourquoi ? —Parce qu'il lui faudrait se séparer de Jacqueline et de Jean. —Comme il doit être beau, le cher gigon !... Je comprendrais un peu cette résistance de ma bru... Et cependant, si cela est indispensable au rétablissement de sa santé, il ne faudra pas hésiter. —Non, avoua Claude ; le médecin, ce matin, a conseillé un voyage de quelques semaines qui, selon lui, prodigrait pour elle une réaction salutaire. —Vous allez donc partir ? —Non... Gilberte refuse. —Et pourquoi ? —Parce qu'il lui faudrait se séparer de Jacqueline et de Jean. —Comme il doit être beau, le cher gigon !... Je comprendrais un peu cette résistance de ma bru... Et cependant, si cela est indispensable au rétablissement de sa santé, il ne faudra pas hésiter. —Non, avoua Claude ; le médecin, ce matin, a conseillé un voyage de quelques semaines qui, selon lui, prodigrait pour elle une réaction salutaire.

deux blancs, monsieur Jean, qui avait, tout à l'heure, fait remettre à sa nourrice, reposait à présent. De temps à autre, la fillette, sur la pointe des pieds, allait vers ce berceau... Elle entrouvrait avec précaution les rideaux et elle revenait vers sa mère à cet instant, elle expliquait : —Il dort, petit frère, maman. Et si tu voyais comme il est beau ! A l'arrivée de Claude et de madame Daullien, la jeune femme se souleva... tenta d'aller à leur rencontre. —Me obéisse maman... je suis bien heureuse de vous voir. —Et moi... Gilberte... j'en suis ravie... Toutes deux s'em brassèrent... puis Jacqueline, à son tour, se précipita dans les bras de sa grand-mère. Mais Claude intervenait auprès de Gilberte. —Pourquoi t'es-tu levée ?... c'est une imprudence. Elle protestait faiblement. —Tu vois bien que j'ai la force de me soutenir. —Oui, seulement tu te fatigues. Ne le nie pas. Cette fatigue est le sur ton visage. —Alors, disait-elle, en soupirant, comment pourrais-je entreprendre ce voyage ordonné par le docteur ? —Puis, se retournant vers madame Daullien : —Je suppose, mère, que Clau-

de vous a déjà mise au courant. —Oui... —Mais, voyez-vous, je ne me déciderai qu'à si cela est nécessaire... absolument nécessaire. —Dans ce cas, ma chère Gilberte, vous auriez tort, en effet, de ne pas vous conformer aux prescriptions de votre médecin. —Nous verrons plus tard, c'est entendu. —Vous savez, pourrais-je madame Daullien, que je suis à votre entière disposition pour la garde de Jacqueline et de ce cher petit. —De ce cher petit que je n'ai pas encore vu et que je vous demande la permission d'embrasser sans tarder. Et, tout en parlant, elle se dirigeait vers le berceau. Elle écartait les rideaux, se penchait. Puis, joignant les mains, tandis qu'une sorte de ravissement... d'extase, apparaissait sur son visage : —Le beau petit ange... l'adorable mignon ! Mais il dort si bien que ce serait un crime que de l'éveiller. —Et cependant, je ne peux pas résister à la tentation de l'embrasser ! —Bah... tout doucement... il se sent apercevoir pas. —Et puis, s'il se réveille, tant pis... il pardonnera à sa grand-mère. Elle s'était penchée davantage. Elle avait murmuré de ses

lèvres le front rose et doux de l'enfant qui, à ce contact, fut parcouru d'un brusque tressaillement, mais qui, pourtant, n'ouvrit pas les yeux. Claude avait forcé Gilberte à reprendre sa place sur la chaise longue... et Jacqueline s'était blottie aux pieds de sa mère, les mains dans ses mains. L'ingénieur s'approcha, lui assa, du berceau. Maintenant, la vieille dame déclarait, en examinant tour à tour son fils et l'enfant : —Ah ! Claude... c'est ton portrait vivant. —Et regardant ce cher ange, je te vois tel que tu étais, il y a trente ans. La ressemblance est extraordinaire. Le front, le nez, la bouche... et sans doute les yeux aussi... tout... tout... est de toi. L'ingénieur souriait de ces exclamations naïves. Et dans ses prunelles sombres, rivées à l'enfant, se lisait le reflet d'une tendresse infinie. Mais madame Daullien, se tournant vers sa belle-fille : —Vous ne m'en voulez pas, Gilberte, de dire cela à Claude ?... C'est ce que je pense très sincèrement. Or vous ne devez pas en être jalouse, car si Jean a hérité du physique de son père, il aura, à n'en pas douter, toutes les qualités morales de sa mère. Et longtemps encore dans cette chambre, entre cette grand-mère et ses enfants... la conversation se poursuivait sur ce sujet

aux développements inépuisables : la grâce... la joliesse... la gentillesse du bébé qui révaît aux anges sous les rideaux blancs de son berceau. Si la convalescence de la vieille dame s'acheva assez rapidement à la villa Mimozette, par contre, en dépit de tous les soins qu'il leur font prodigés, Gilberte, quinze jours plus tard, n'allait pas beaucoup mieux. Les forces de la jeune femme ne revenaient qu'avec une lenteur désespérante. Aucun appétit... des insomnies... des crises de fièvre suivies d'abattements inexplicables... Claude s'alarmait. Et le médecin, qui venait de temps à autre, hochait continuellement sa vieille tête blanche en répétant : "Je ne crois pas à l'efficacité des médicaments et je garde la conviction qu'un joli voyage où les fatigues seraient évitées ferait davantage pour le rétablissement de madame Daullien que tous les fortifiants du monde. " Eh bien ! docteur, déclara Gilberte, un jour après que le praticien venait de faire encore une fois cette même déclaration, eh bien ! puisqu'il en est ainsi, allez vous-même un peu de voyage et nous partons, mon mari et moi. Puis, comme Claude la regardait avec surprise :

aux développements inépuisables : la grâce... la joliesse... la gentillesse du bébé qui révaît aux anges sous les rideaux blancs de son berceau. Si la convalescence de la vieille dame s'acheva assez rapidement à la villa Mimozette, par contre, en dépit de tous les soins qu'il leur font prodigés, Gilberte, quinze jours plus tard, n'allait pas beaucoup mieux. Les forces de la jeune femme ne revenaient qu'avec une lenteur désespérante. Aucun appétit... des insomnies... des crises de fièvre suivies d'abattements inexplicables... Claude s'alarmait. Et le médecin, qui venait de temps à autre, hochait continuellement sa vieille tête blanche en répétant : "Je ne crois pas à l'efficacité des médicaments et je garde la conviction qu'un joli voyage où les fatigues seraient évitées ferait davantage pour le rétablissement de madame Daullien que tous les fortifiants du monde. " Eh bien ! docteur, déclara Gilberte, un jour après que le praticien venait de faire encore une fois cette même déclaration, eh bien ! puisqu'il en est ainsi, allez vous-même un peu de voyage et nous partons, mon mari et moi. Puis, comme Claude la regardait avec surprise :